

MASSSES

JUILLET - AOUT

1 9 3 3

N° 8 MENSUEL

Prix : Un franc

SOMMAIRE

DOSSIER DES
TRAHISONS BOURGEOISES :
A LA RECHERCHE
D'UN ANTI-MARX

|||||
VICTOR SERGE EST DEPORTE

|||||
A BAS LE LATIN :
JANATUS ET GALILEE

|||||
LA TRAGEDIE DU
PROLETARIAT ALLEMAND
SUITE DU RECIT
D'UN TEMOIN

|||||
COMITE DE REDACTION

|||||
CONTRIBUTION A L'HISTOIRE
DE L'ESCLAVAGE

|||||
ENQUETE SUR LE FASCISME

|||||
ADIEUX A UN SUICIDE —
HITLER N'A RIEN INVENTE —
ARCHITECTURE ET FASCISME
— PROLETARIAT — LIBRES
CRITIQUES : LE QUARTIER
SANS SOLEIL — LE JAPON ET
SON EMPIRE — ANN WICKERS
— GUEULES APLATIES.



La Tragédie du Proletariat Allemand

4° R 8858

auquel l'avenir appartenait désormais, pas l'ennemi, mais l'allié d'un christianisme purifié. Dans la Foi, Malebranche osait introduire la raison, allant jusqu'à proclamer que la Foi même passerait, mais que l'Intelligence, capable un jour de pénétrer les mystères du dogme chrétien et de conduire à une adoration éclairée du Christ, durerait éternellement. Il faut donc laisser Malebranche à son rationalisme. Poussons jusqu'au pays plus froid et plus mystérieux qui semble une flamme gelée entre la mer du Nord et la Baltique, le pays d'Hamlet, que Shakespeare fait méditer sur le « rire éternel » des crânes vides. Le Danemark donna le jour, au début du siècle dernier, en 1813, à l'un des penseurs les plus étrangement paradoxaux, les plus ennemis de l'objectivité, les plus détournés de la multitude, les plus hostiles à la raison, les plus acharnés contre l'Eglise et les plus altérés de Christ qu'ait jamais connus la terre, et qui promena ici-bas, durant les quarante-deux années de sa courte vie, plus de sarcasme désespéré et d'ironie angoissée que jamais homme fut capable d'en répandre sur l'âme humaine, sur Dieu, sur le monde et sur sa propre destinée. J'ai nommé Søren Kierkegaard.

**

La personnalité de Kierkegaard, profonde, complexe, douloureuse et bizarre, est encore assez peu connue du public en général, et même de celui plus restreint des philosophes. Mais il ne fait aucun doute qu'elle ne tardera pas à le devenir, à cause de la sorte de flambeau que certains groupes veulent lui faire porter contre Marx.

Fixons rapidement quelques-uns des traits de cette curieuse personnalité. Kierkegaard avait hérité de son père un degré de mélancolie d'une profondeur extraordinaire. Et son père tenait cette mélancolie d'avoir maudit Dieu un jour qu'étant enfant il gardait les troupeaux sur la lande du Jutland. Le souvenir de cette malédiction avait mis dans le cœur de l'homme mûr et même du vieillard un désespoir inguérissable. Grandi dans le désespoir, habité par le désespoir, vêtu de désespoir, S. Kierkegaard devait ériger son propre désespoir en méthode de réflexion philosophique (1). Ce désespéré connu, enfant, toutes les espérances et devint, sans que jamais le désespoir l'abandonnât un seul instant, un virtuose de l'ironie, un maître de l'humour, un prince du sarcasme, un théologien amoureux qui, au plus fort de sa passion, rompt avec l'objet de son amour, une sorte de Protée littéraire (il se donnait plusieurs personnalités successives, dont il signalait ses différentes œuvres), enfin, le plus inassouvi des chrétiens.

LE DESESPER DE KIERKEGAARD CONTRE L'ESPERANCE MARXISTE

Maintenant, que prêche cette personnalité singulière ? la plus irréductible singularité.

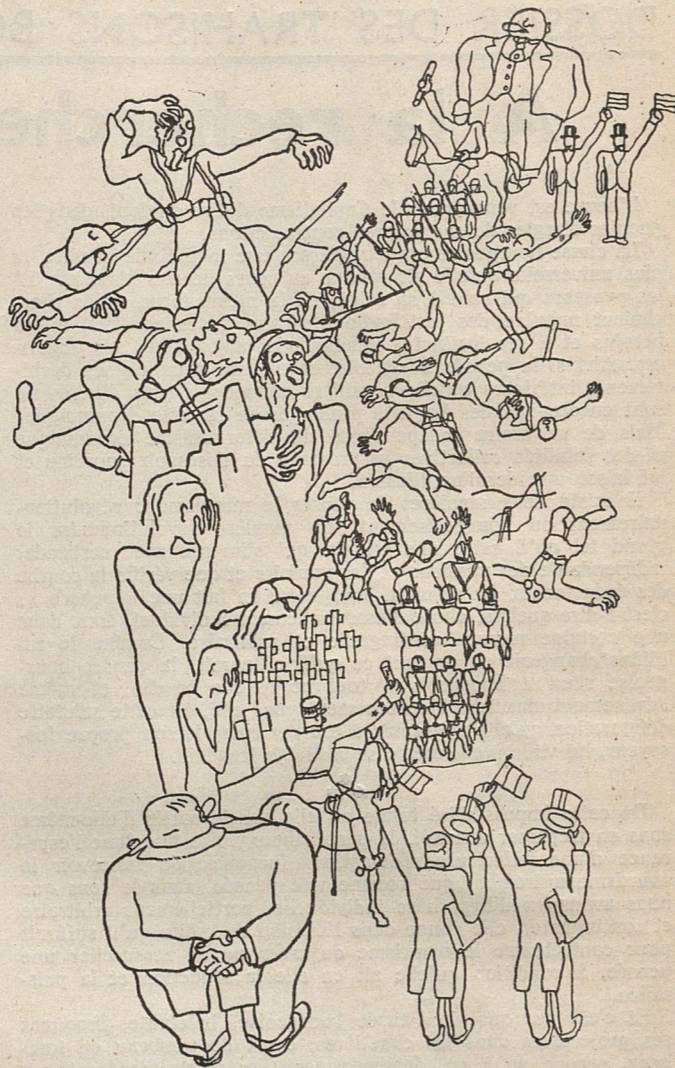
Quelle puissance d'envoûtement anti-marxiste et contre-révolutionnaire les ennemis de la révolution prolétarienne attendent-ils de Kierkegaard ? Kierkegaard, chrétien exclusif et jaloux, et qui trouve la pitié pitoyable, est décidé à gravir son propre calvaire et à porter sans l'aide de personne le bois lourd sur lequel il a conçu le sombre idéal de se crucifier lui-même. Sans l'aide de personne, loin des hommes et dans une farouche solitude. « Jamais, écrit-il, je n'ai lu dans la Sainte Ecriture ce commandement : « Tu aimeras la multitude. »

Il faut donc se détourner de la multitude et lui préférer le « SEUL ». Telle est l'attitude de retrait et de dédaigneuse subjectivité dans laquelle on voudrait engager et immobiliser de nos jours l'individu, à ce moment crépusculaire de l'histoire du Plus Grand Nombre contre le Plus Petit Nombre. L'angoisse anti-marxiste apparaît ici avec une netteté de statue. Qu'est-ce qu'un homme du troupeau ? C'est celui auquel la véritable infinité fait défaut. Atome dans la multitude, reflet d'homme, il a peur d'être lui-même et se laisse exproprier de sa personnalité par ce vœux immense et fatal qu'est la Collectivité.

Ne vous laissez pas voler votre personnalité !

Cette formule pourrait être adoptée comme cri de ralliement de la soi-disant révolution spiritualiste, et qui n'est qu'un prétexte admirablement orchestré à la pire réaction sociale. Mais

(1) Kierkegaard est l'auteur d'un Traité du Désespoir.



ce n'est là qu'une métaphysique de mélancoliques et de perdus. Désespérément raccrochés à la barque du Temps qui cingle toujours droit devant elle sans souci de son propre sillage, ils claquent éperdument sur une mer dont ils n'atteindront pas les rives que l'existence personnelle doit demeurer au premier plan de la réalité. Mais la réalité, avec l'avènement de la classe ouvrière, a déjà commencé sans eux son inéluctable métamorphose.

On sait que le marxisme est la science non du subjectif, mais de l'objectif, non du singulier, mais de l'universel, non du personnel mais de l'impersonnel, ou, pour exprimer tout cela d'un seul mot : le marxisme est la science du Réel.

Hegel, et après lui Marx, ont enseigné que le Réel se développait selon la loi de contradictions qui se résolvent tour à tour en synthèse, c'est-à-dire en harmonie. Ainsi la contradiction Capitalisme-Proletariat qui va en s'accroissant jusqu'à la collision finale, doit se résoudre en harmonie par l'édification d'un univers socialisé et d'une société sans classe. Or, Kierkegaard reconnaît l'existence de ces contradictions, mais de relatives que les voulaient Hegel et Marx, il les veut absolues, de réductibles, irréductibles et il enseigne au contraire que la vérité est faite d'oppositions sans solutions et qu'à leur imaginer des solutions l'esprit humain ne crée qu'une illusion de science, un fantôme de savoir. Quel est donc le véritable destin de l'homme : c'est d'obéir à des impératifs qui rompent à chacun des points de son existence cette harmonie toute apparente et profondément impossible que la pensée fabrique et que les réalités ruinent. Loin d'être la synthèse des contraires, la vie n'est qu'un recommencement des mêmes

contradictions et un approfondissement toujours plus grand des réalités extrêmes qui isolent, des abîmes intérieurs qui séparent. Il suffit donc qu'une chose soit pensée pour qu'elle se révèle comme fausse du même coup et l'irréparable disgrâce du réel, c'est d'être inintelligible.

Qu'est-ce donc que la science, dont le rôle est de rendre le réel intelligible ? C'est le contraire de la vérité. Toujours, oui, toujours pour Kierkegaard, la science, sera le contraire de la vérité. Or, le marxisme est science, et, de toutes les sciences, celle qui a intégré l'explication globale de l'homme de bas en haut, depuis l'économique qui est en bas jusqu'à l'éthique et l'esthétique qui sont en haut. Et les implacables prémisses du syllogisme kierkegaardien appelleront cette conclusion : le marxisme, qui est la plus totale des sciences est par cela même le contraire le plus total de la vérité.

Le réel ne peut donc être objet de science, il ne peut être qu'objet de foi. Religion et vérité se confondent. Et quels sont les trois moments de la religion, c'est-à-dire de la vérité ? Ce sont : paradoxe, foi et scandale. Et où est le paradoxe ? En ceci que Dieu un jour se soit fait homme ; le scandale, c'est que la Vierge ait pu concevoir en restant vierge : mais cela est la vérité dans la mesure où c'est paradoxal et scandaleux, et la foi, c'est de contempler le scandale et de ne pas se scandaliser.

C'est ce qui est scandale pour la Pensée humaine, qui seul est l'immensément et l'irréparablement vrai. La possibilité d'une connaissance objective est niée, la science erre, l'histoire ment et la spéculation intellectuelle n'est que folie et blasphème. Cependant, la nature ou Dieu ont déposé au fond de nous un élément spirituel auquel nous avons donné le nom de pensée. Quel rôle reste-t-il à jouer à cette pensée dans le destin de l'homme qu'un décret décisif a rendu strictement solitaire ? Kierkegaard, à cela, tient une réponse toute prête : « La plus haute passion de la pensée est de découvrir quelque chose qu'elle ne puisse penser. »

LA PHILOSOPHIE DU SCANDALE

Le rôle des philosophes et des penseurs est donc pernicieux, qui consiste à affaiblir le scandale. Dans le cas de la sociologie où est le scandale ? Il est bien dans l'opposition entre cette classe de maîtres qui sont une petite poignée à se partager les biens de la terre et la puissance politique et celle des esclaves qui n'arrive même plus aujourd'hui à s'assurer ce qui est le plus strictement nécessaire à son existence. Mais la conciliation des deux termes qui s'opposent affaiblirait le scandale, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus chrétien dans la religion chrétienne. « Tout mal viendra des sciences naturelles », prophétise Kierkegaard, et il faut entendre ici par sciences naturelles toutes les sciences de la nature, y compris de la nature humaine et sociale, et entendues en ce sens, il est clair que le marxisme prend sa place au premier rang des sciences naturelles.

La pensée kierkegaardienne est donc à l'antipode de toute solution à apporter aux problèmes que pose la marche sociale de l'espèce humaine. Faire une sociologie, c'est construire sur le sable, concevoir une morale c'est jouer avec l'illusion et qu'importe de travailler au développement de l'espèce humaine puisque ce n'est pas ce développement que Dieu a placé au terme de la réalité, l'accord des contraires qui en forment la trame accidentée n'étant qu'un songe vain et une fausse solution du désespoir.

Car hors de Dieu, ou plus précisément encore, hors de la solitude en Dieu, tout n'est que désespoir. L'absolu n'est point dans l'univers, mais hors de lui, en Dieu et en soi-même. Il faut mépriser la pitié, dédaigner les foules, briser la science, ruiner la morale et chercher dans le christianisme la féconde cruauté et en Dieu l'héroïque tourment. Kierkegaard va même jusqu'à louer l'Inquisition. A Torquemada qui brûlait les hommes pour envoyer plus vite au ciel des âmes toutes pures, il est prêt à trouver des charmes qu'il ne trouvait pas à Hegel et que ses disciples de 1933 à leur tour préféreront trouver à Torquemada plutôt qu'à Marx.

Le désespoir, pour Kierkegaard, est dans le monde un malheur indéfinissable, probablement issu du premier péché, mais ce désespoir est aussi la clef du monde. Le remède est dans la conscience individuelle, dans un individualisme poussé jusqu'à

sa pointe la plus insaisissable. Or que font les hommes ? Ils le recherchent entre eux par un gouvernement plus scientifique de leurs groupes destiné à engendrer l'équité et la liberté. « De l'ère de la fatalité à l'ère de la liberté » ? Kierkegaard devant cette prétention lâcherait son plus noir et plus subtil sarcasme. Il le fit déjà devant les événements de 1848. L'inégalité sociale des hommes, Kierkegaard la proclame éternelle. L'égalité ne peut se réaliser qu'interne et devant Dieu. Les hommes en chair et en os n'intéressent pas Kierkegaard. Ce Torquemada de la philosophie abandonne ces misérables aux harpies de la Fatalité collective qui les déchireront pour les sauver du désespoir.

**

Qu'est-ce donc que le christianisme purifié et séparé du processus de la vie sociale ? C'est l'individu opposé au nombre.

Il reste bien entendu que pour faire du christianisme la force qui isole l'individu de la masse, sépare la réalité individuelle de la superstition du nombre, il est nécessaire de l'avoir préalablement saisi en ceux de ses caractères qui échappent à la loi du temps. C'est dans le temple même que l'orgueil des prêtres a dressé comme un témoignage de leur puissance terrestre, que le véritable chrétien ira chercher le feu dont par lui le temple sera brûlé.

EPILOGUE

Pessimisme du côté de la terre, optimisme du côté du ciel ; individualisme forcé par lequel on enseigne qu'une fois de plus les drames seront dénoués, alors que la vie sociale les engendre sans les résoudre ; solutions individuelles proposées à des misères universelles, révolution aristocratique opposée à la révolution socialiste et prolétarienne, voilà ce que nos jeunes intellectuels fascistes d'aujourd'hui attendent de certains morts que, sous la précipitation des événements, on est allé réveiller en sursaut, se souvenant que leurs leçons furent celles du dédain de la multitude, du culte de soi-même, d'un orgueil de soi-même, et, en un mot, d'un dyrisme de la « diversité » prêt à se muer, dans la flamme des malheurs humains, en guerre des oppositions.

HENRY-LECONTE.

Hitler n'a rien inventé

Si en Allemagne il ont Hitler, nous avons en France, Dieu merci, M. Charles Maurras.

M. Maurras a de commun avec Hitler, du moins ceci, qu'il ne peut pas souffrir la présence d'un juif. En présence des fils d'Israël, lui aussi se sent l'âme d'un bon Arrien. Le jour — nous risquons de l'attendre longtemps pour ne pas dire toujours — où le quarante-et-unième roi s'abattra sur la France, M. Maurras est décidé à pousser une enquête sans complaisance à l'effet d'établir un recensement de tous les mâles juifs afin, comme dirait M. Guy-Craud, « de les anesthésier sans les tuer ». Le pogrom maurrassien commencerait par un immense conseil de révision. Citons plutôt et que les juifs ouvrent l'œil, puisque c'est bien cette année que Mgr le duc de Guise va monter sur le trône de France (c'est du moins M. Léon Daudet qui l'affirme) :

« De vieux juifs, venus d'Allemagne ou de Pologne, peuvent être soumis sans déshonneur à des formalités que subit toute la jeunesse française. Il suffirait, pour couper court aux longueurs inutiles et aux supercheries, d'édictier que les recherches devront se borner au plus ancien mâle de chaque famille accusée ou suspecte, quelques jeunes ménages israéliens affectant, paraît-il, de manquer au précepte de la circoncision. S'il arrive que ces nouveautés nécessaires éveillent ça et là des rires gaulois, ces beaux rires pleins d'innocence feront du bien au pauvre monde ; ils serviront à compenser les larmes et le sang, dont nous est comptable Israël. »

Qu'attend le « Canard Enchaîné » pour recevoir M. Charles Maurras au nombre de ses collaborateurs ?

Nous sommes décidés ce jour-là à lui verser un abonnement de propagande.

En tout cas, lorsqu'on a lu ces lignes on s'aperçoit vraiment qu'Hitler n'a rien inventé.

M. Maurras non plus d'ailleurs.

H.-L.

Comité de Rédaction

La tête ronde du camarade L. oscille au-dessus d'un chantier de papperasses; il y a sur la table des feuilles volantes, où quelques phrases écrites au crayon voisinent avec d'énormes empreintes digitales, couleur de frites, des cartons verdâtres sur lesquels le camarade J. a dessiné des emblèmes soviétiques, des coupures de journaux, des livres neufs encore entourés d'une bande publicitaire, le tome I du *Capital* (traduction Molitor), ouvert aux pages 120-121, des morasses humides que le petit M. vient d'apporter, un vieux numéro de *l'Intransigeant*, lacéré, une pile croulante de revues, une grande photographie tirée sur papier glacé, représentant un petit garçon, vêtu de loques, dans un décor de la zone, un roman d'Eugène Dabit, des enveloppes ouvertes et des lettres froissées, quelques feuilles de papier écolier couvertes d'une écriture maladroite et inextricable (c'est le manuscrit de l'« intellectuel » de la maison), et puis encore une casserole où sèche de la colle de pâte, un pinceau sans poils, un porte-plume sans plume, un encrier empli jusqu'au bord d'une espèce de boue noire. Le visage du camarade L. est contracté par la tristesse et par la rage :

« Le travail n'avance pas; personne ne m'aide. J'ai perdu la lettre de S. et la correspondance d'Allemagne. W. est malade; comment récupérer les cinq ou six livres qu'il a emportés, il y a quinze jours, et dont Marc a besoin maintenant pour préparer le cours de jeudi? Ce salaire de T. ne m'a pas encore envoyé les deux articles promis. M., retourne à l'imprimerie chercher les clichés! Nous ne sortirons pas samedi. Ah! c'était bien la peine de me crever... Enfin, voici Marc. Marc, assieds-toi là, prends l'article de G. et dis-moi franchement ce que tu en penses! Z. prétend qu'on ne peut pas passer ça, que ça n'est pas « dialectique », qu'il y a des erreurs, que ça nous attirerait des histoires. A propos, il me faut absolument un poème d'ici vendredi. Si tu ne trouves rien dans les tiroirs des copains, fais-le toi-même. Z. t'invite à déjeuner pour dimanche. Tu ne connais pas son adresse? As-tu vu V. pour la distribution aux kiosques des boulevards? V. est un brave type, mais pas débrouillard. Tout de même, je ne peux pas tout faire moi-même. Naturellement, le groupe d'architecture m'a lâché; leur dossier ne sera prêt que dans quinze jours. Mais non, mais non, je ne manque pas de copie; mais voilà, je n'ai pas ce que je voudrais. A. m'envoie des échos vaseux, des chroniques incolores. Si! Je leur ai dit ce qu'il fallait écrire, mais ils ont la mémoire courte; et puis, ils préfèrent écrire n'importe quoi, ce qui leur passe par la tête, plutôt que de lire et de travailler. Non, je ne suis pas pessimiste. On en sortira, hein, mon vieux Marc? »

Entre G., une cigarette éteinte collée à sa lourde lèvre, le chapeau plat jeté en arrière, un paquet d'hebdomadaires sous le bras droit, un minuscule portefeuille de cuir violet sous le bras gauche. G. fait un croc-en-jambe à une chaise, et, finalement, s'assied sur le divan, ôte son chapeau, son pardessus, sa veste, retrousse les manches de sa chemise, tire son gilet, se frotte la nuque, et dit : « Au travail! » Dans la pièce voisine, le phonographe moud des disques de danse, une femme rit; des pas dans l'escalier; la porte de l'appartement s'ouvre; la chambre est envahie. En cinq minutes, l'air est devenu irrespirable; un parfum tenace de « caporal ordinaire » s'installe; L. se lève, bouscule tout le monde, ouvre la fenêtre, retourne à sa table. G. tousse, enfle une manche de veston, puis ferme la fenêtre. L. et G. se disputent. Marc fait évacuer la salle. Le phonographe s'arrête. La camarade H. vide et essuie les cendriers. Une heure de calme et de travail. La table de L. devient un bureau respectable; Marc corrige les épreuves; G. relit un de ses articles, avec une moue de regret.



Ces amateurs du journalisme prennent des attitudes, des regards, des voix de professionnels. Une ampoule nue pend au plâtre du plafond; le poêle est rouge; H., fatiguée, s'est étendue sur le divan; elle a croisé ses mains rouges d'ouvrière sur sa poitrine; personne ne la regarde, elle ne pense à rien. Une pluie mêlée de neige brille aux vitres, et, de temps en temps, les yeux de L. quittent les lettres noires pour se tourner vers ces signes blancs qui traversent doucement la nuit. Les paupières se soulèvent un peu, les yeux brillent. L'imagination de L. ouvre la porte, descend l'escalier, traverse la cour, s'engage dans le couloir en forme de tunnel qui aboutit à la rue. La voici sur le trottoir, sur le pavé, où des plaques de neige fondante, mêlée de boue, semblent d'étranges végétations polaires; la voici qui se met à marcher très vite à travers la ville, à courir, à voler. Elle saute d'une nation à une autre nation, d'un continent à un autre continent. Elle voit maintenant ce que les journaux lui ont raconté. Elle voit, elle entend, elle souffre. Hitler ouvre la gueule, un cri en sort et des millions de gueules reprennent le cri; c'est un hurlement, la menace d'une bête immense. Une foule chinoise : les promeneurs portant sur l'épaule un oiseau familier, des artisans dans les ateliers ouverts sur la rue, les théâtres populaires où des serviettes chaudes volent au-dessus des têtes. Et puis, tout à coup, le canon, des flammes, du sang; des chariots emportent des fagots de cadavres; une main arrachée saigne dans un ruisseau. La police a détruit un camp de chômeurs, en Amérique; on voit des baraques éventrées, des tentes aplaties sur le sol comme de gros champignons écrasés par un pied gigantesque. Les hommes ne sont plus là; où sont-ils? Dans les prisons, sous le fouet, dans ces « boîtes à suer » où l'on meurt souvent, sous les wagons au ras du ballast, blottis dans un coin de garage ou payant d'un cantique (il faut bien vivre) la soupe de l'Armée du Salut?

Quel chaos! L'imagination du camarade L. a réintégré son domicile : le corps de L., à nouveau penché sur la table. Sur une feuille ces mots : « Cinquantenaire de la mort de Marx. »

« — Rendre hommage à notre maître (le monologue intérieur reprend), ce n'est pas facile. Les Russes le peuvent peut-être. »

L. voit des foules prolétariennes; il entend rouler comme un orage, sur ces millions de têtes, *l'Internationale*.

« — Misère ! Il fait trop chaud. »

G. vient d'allumer une nouvelle cigarette; Marc a repoussé les morasses et rêve, la main droite sur le cœur; il songe à sa petite amie.

« — Bien sûr, j'ai prévu des articles philosophiques : d'Hegel à Marx, en passant par Feuerbach, Marx et la science sociale, les applications du matérialisme historique, Marx et Sorel, Marx et Bakounine, Marx et Lénine, Marx et l'explication des crises; je n'aurai pas tous ces articles. Et même si je les avais tous, il y a quelque chose qui m'échapperait, quelque chose d'important, quelque chose qui distingue Marx des autres auteurs, qui vous fait avaler sans grimace les termes techniques, les notes, l'érudition, les chiffres, les polémiques interminables. Rendre hommage à Marx? Marx n'est pas seulement un maître, c'est un ami, un camarade; il est tout près de nous; ses livres nous chauffent l'estomac comme de la vraie nourriture. Rendre hommage à Karl Marx, à notre camarade Karl Marx... Il n'y a pas très longtemps, en somme, que j'ai quitté les chantiers, les échafaudages : Maçon, je tiens mon porte-plume comme un manche de truelle, et mes idées sont liées par une espèce de mortier; j'ai dans la tête un assemblage solide. Il faut pousser dur pour le faire craquer. Et c'est Marx qui a donné à ces idées la forme des briques, et qui a maçonné ce beau mur. Marx, philosophe maçon. Division de la société en classes, lutte de classes, triomphe du prolétariat, saut dans la liberté. Cela se tient. »

Marc taille une allumette et se fait les ongles. Il a des mains longues, fines, presque féminines. Il pourchasse jusque sous les replis cornés les grains de poussière. Il cure, il nettoie, il blanchit.

« — Marc » dit le camarade L.

Marc interrompt son petit travail et rougit comme s'il avait été pris en faute.

« — Ah, ces intellectuels ! Ces petits bourgeois ! Qu'est-ce que tu penses de Karl Marx ? »

Marc, surpris, se dérobe. Il baisse la tête, comme si le tourbillon de formules qui habite sa mémoire lui donnait le vertige. Comment distinguer, comme cela, tout de suite, le personnel et le banal? G. rigole, découvrant des dents irrégulières et jaunies par la nicotine. Ses mains valsent. Va-t-il attraper des phrases dans l'air, comme un prestidigitateur fait sortir du vide des louis ou des colombes?

« — Starke dit que la sociologie était, pour Feuerbach, terra incognita, terre inconnue. Engels reprend le mot. Donc, le marxisme est avant tout une sociologie. C'est-à-dire? Une explication de l'homme détaché de ses dieux et rattaché aux autres hommes, à la société et, par là, à la nature. Qu'est-ce que la société? Des groupements. Les hommes se groupent comme les cellules dans l'être vivant. Les cellules se groupent en organes; les hommes en corporations. Corporations définies par une certaine activité, par un certain travail, corporations d'essence professionnelle. La corporation des ouvriers, et la corporation des banquiers, et celle des militaires. Mais les intérêts font, d'un ensemble de corporations, une classe. Le capitalisme engendre deux classes, deux lignes de corporations ennemies. Les plus forts mènent le jeu. Exploitation de l'homme par l'homme. On vient nous parler d'institutions. Qu'est-ce que ça, une institution? C'est la forme fixe, fixée, qui règle certaines fonctions sociales. Institutions économiques : un système de commandements. Tu produiras comme ci, comme ça. Tu échangeras comme ci, comme ça. Institutions religieuses : tu adoreras un Dieu en trois personnes. Toute la lyre; ce que Durkheim appelait « représentations collectives ». Tout cela est mécanique. Les institutions changent. Les hommes ne sont pas faits pour le service des institutions (c'est le règne de la police), mais les institutions sont faites par des hommes, pour des hommes, par une classe, pour une classe. La machine se détraque. Crises, révolutions, émancipation. »

G. a l'habitude du bavardage philosophique; il mêle les

doctrines, les vocabulaires. Il parle, il parle. L. écoute, et ne comprend qu'à moitié ces beaux discours. Marc n'écoute pas et, tout à coup, relève la tête. Il se met à raconter sa petite histoire.

« — J'ai mené, pendant toute une année, une vie de noctambule. Vous ne pouvez pas savoir comme la vie est fausse sous la lumière électrique. Le petit train des Halles ébranle le boulevard Saint-Michel. Ça sent le tabac anglais, la sueur de femme, le vin blanc. On a la tête vide et le ventre lourd. On boit, on parle, on fait l'amour, jusqu'au jour où le cœur, fatigué, refuse de battre pour ça, pour des copains aussi incertains que des fantômes, pour des poules. On est écrasé de sommeil, mais tout de même on ne veut pas dormir; on se frotte les yeux. Ah! voir la vie, la vie telle qu'elle est au petit jour, quand les convois souterrains roulent vers l'atelier et le comptoir, quand les tramways brinqueballent le long des murs d'usine. »

— L. : « Les petits bourgeois réfléchissent. »

Marc, qui vient de pécher contre la simplicité, avale son lyrisme avec un ricanement.

L. dit : « On se fabrique comme on peut une conscience de classe. »

G. imperturbable continue ses petits exercices dialectiques.

« — On découvre qu'on est un homme parmi les hommes. La société moderne sent mauvais. Sur quel radeau se réfugier pour ne pas s'enfoncer dans le marécage? Comprendre ce qu'est un homme pour les autres. Le travail, le métier, le salaire, le traitement, la conscience de classe. Bon. Classe contre classe. Vaincre ou mourir; ou mourir, parce qu'il y a la guerre. Voyez les journaux. J'arrive aux faits. Donc, le raisonnement était bon. »

G. se lève, prend L. aux épaules, le secoue, le caresse, le décoiffe, le lâche, allume une nouvelle cigarette et va se frotter au mur, et ronronne comme un matou satisfait. C'est lui qui préside; il désigne Marc de l'index.

Marc entre dans le jeu. C'est un jeu merveilleux; c'est ce mélange de confidences, de réflexions, d'imaginaires, qui donne à une conversation du poids, du prix, des accents émouvants.

Marc : « — Moi, je suis venu à Marx par Platon et Descartes. Ça a l'air idiot, mais c'est vrai. Assez difficile à expliquer. Comprendre, c'est participer. Marx parle d'objectivité. Comprendre ma situation de Marc. Il faut d'abord comprendre ma situation d'homme, d'homme pensant, d'homme souffrant, d'homme travaillant, d'homme mangeant, buvant, dormant, d'homme payé, d'homme récompensé, d'homme puni, de maître ou d'exploité. Nous autres intellectuels, nous avons à descendre l'escalier que les ouvriers doivent monter. Aller de l'homme au prolétaire, au lieu d'aller du prolétaire à l'homme. »

L. est rouge de bonheur. Le mot d'homme le ravit. C'est un mot à la mode, mais qu'importe, il est si beau. Un prolétaire prend conscience de sa situation de prolétaire, de ses droits, de ses droits magnifiques. Il suit la voie de l'émancipation, qui mène à une société faite d'hommes substituée à une société faite de classes.

« — Ah ! le beau rêve que nous sommes en train de faire ! Un digne hommage à Marx ? Mais tous ces témoignages valent mieux qu'une dissertation. »

Et l'imagination de L., une fois de plus, s'envole. Elle vole vers tous les travailleurs qui sont allés, grâce à Marx, de la réalité à l'espérance, à tous les intellectuels qui sont allés de mauvais rêves à une réalité riche de rêves, d'autant plus beaux qu'ils sont plus solides. Un étudiant achète le *Manifeste Communiste*. La main dans la poche, les pièces de monnaie, l'ironie du lecteur, le sourire qui s'efface. Un monde nouveau? Si c'était vrai? Mais c'est vrai; les choses sont ainsi.

G. donne un coup de poing à l'ampoule et regarde sur le mur vibrer trois ombres fraternelles.

JEAN LUC.

Nous devons revenir quelques jours en arrière pour assister à un acte avec lequel commence tout un « moment » de la politique des nazis au pouvoir.

30 janvier. Minuit. Après la « marche des torches » sous la porte de Brandebourg, une section d'assaut rentre formée. Elle s'engage, précisément — et pourquoi ? — dans la Wallstrasse, à Charlottenburg. La rue est, d'un bout à l'autre, des sous-sois aux mansardes, communiste. Bagarres. Coups de feu. Le chef nazi Malkowski et le schupo qui accompagne la colonne, Zaurits, tombent. Sont-ils tombés dans la lutte ? Les nazis les ont-ils tués ? Maikowski, plus tard on le saura, a eu des incidents avec ses chefs ; pour Zaurits, schupo bon garçon, on le dit ami des ouvriers...

Le gouvernement saisit ces deux cadavres. La providence les lui envoie ? Il ouvre les portes du Dôme, la cathédrale impériale de Berlin. Les délégations de la police, les troupes d'assaut sont formées coude à coude. Le Cabinet, au grand complet est là. Le Kronprinz est là. Une messe solennelle a lieu « pour le schupo et le membre des S. A. tombés, ensemble, symboliquement, sous les balles de la canaille communiste ».

Il faut bien conquérir le cœur des braves schupos qui ont encore, peut-être, l'esprit de Severing et Grzesinski comme le prétendent les social-démocrates. Réconcilier schupos et hommes d'assaut. Il faut davantage, calmer la police qui craint pour son gagne-pain. La gagner et la transformer. La dompter. La souder aux nouveaux maîtres.

C'est ce que s'appliquera à faire, pendant tout le mois de février Goering le Truculent, le ministre de l'Intérieur de Prusse. C'est ce qui inspirera plusieurs de ses fameux décrets.

31 janvier. — Le « Berliner Boerszeitung », journal du capital monopoliste, publie un entrefilet élogieux sur l'attitude de la social-démocratie.

« Pendant que les communistes appellent à la préparation de la grève générale, la social-démocratie ne semble pas incliner à combattre le gouvernement par d'autres moyens que par des discours, des articles leaders et des appels. »

Involontairement, nous rapprochons cela des paroles que Mussolini leur dédia, à la Chambre italienne, après l'assassinat de Matteotti :

Juillet 1924 : « Que font nos adversaires ? Déclenchent-ils des grèves générales ou même des grèves partielles ? Organisent-ils des manifestations dans la rue ? Essayent-ils de provoquer des révoltes dans l'armée ? Rien de semblable ! Ils se bornent à des campagnes de presse ! Ils sont incapables de faire autre chose que cela ! »

Se l'entendent-ils dire dans toutes les langues ?

Le 1er février, Hitler lance — c'est le mot — par la radio son programme. Le jour suivant on le retrouve sur les colonnes d'affiches : Il faut surmonter la désagrégation communiste. Il faut détruire le mouvement ouvrier. (Il le dira plus tard, nettement.) Deux plans de quatre ans. D'ici quatre ans les paysans seront heureux ; quatre ans encore et les ouvriers le seront aussi. Entre temps : service de travail obligatoire. Dissolution du Reichstag. Nouvelles élections le 5 mars.

Hitler est au pouvoir. La menace est là, nette, brutale. Alors, dans le camp ouvrier, période d'obscurité manœuvres. On a peine à s'orienter même à travers les notes prises sur le champ.

Le 31 janvier, Breitscheid déclare, dans une réunion du Comité directeur du parti social-démocrate : « La lutte contre le fascisme est rentrée dans une nouvelle phase. Tous nos désirs seraient qu'aussi nos relations avec le parti communiste entrassent en une phase nouvelle. »

Une motion proposant un Pacte de non-agression au P. C. est rejetée par une seule voix de majorité.

Quintessence de la confusion, de la diplomatie, de la manœuvre.

Ce pacte reste pourtant au centre des débats jusqu'à la fin. L'initiative de l'action unitaire semble partir et rester dans les mains des chefs réformistes ; d'une action qui ne peut être qu'extra-parlementaire et révolutionnaire. Dans les mains de chefs qui disent : « Il faut attendre ! » Attendre qu'Hitler sorte du terrain de la Constitution. »

C'est dire jusqu'à quel point les choses sont compromises.

Le C. C. du P. C. est incapable de finir ce jeu. De poser clairement, audacieusement, fermement la question.

LA TRAGÉDIE DU PROLÉTARIAT ALLEMAND

Suite du N° 6

-- (1^{er} Juin) --

Notes rapides
d'un témoin

La théorie du social-fascisme lui lie mains et pieds.

La « Rote Fahne » du 2 et 3 février publie tout au long le discours du président de l'Internationale Communiste, Manuïski — réponse à Otto Bauer — où est développée à nouveau la théorie du social-fascisme.

Elle entend faire une réponse à la social-démocratie allemande.

Et le C. C. du P. C. envoie causer Torgler, derrière le dos des masses, avec la direction du S. P. D., avec la direction de la A. D. G. B. Il envoie Münzenberg causer en cachette avec Künstler.

Ceux-ci prennent courage, deviennent impertinents. Refusent.

Tout cela on ne le saura, naturellement, pas par les canaux réguliers, normaux : les organisations du parti, sa presse. Non. On le saura par des détours.

Torgler se présente dans la manifestation social-démocrate du 7 et prétend lire un appel aux masses. On lui répond : « Il fallait venir avant et soumettre ça aux organismes réguliers du parti. D'ailleurs, si nous cédon la tribune à un communiste, la police peut dissoudre la réunion. »

Le 9, on trouve, pour répliquer, l'idée d'un pacte d'agression contre le fascisme qu'on propose « aux travailleurs qui sont dans le S. P. D. » ...

Le 16, paraît sur les colonnes d'affiches de Berlin une énorme annonce : « Proposition de front unique », où l'on lit : « La R. G. O. (opposition syndicale révolutionnaire), s'est adressée à la A. D. G. B. (Centrale syndicale réformatrice), lui proposant « d'appeler une réunion commune de conseils d'usines pour organiser le mouvement contre la réaction fasciste. » La création dans toutes les usines, bureaux de chômeurs et dans les quartiers des comités de défense de la vie et des propriétés ouvrières. » Il finit disant : « Cette proposition a été repoussée, mais elle sera renouvelée. »

De son côté, l'A. D. G. B. publie une déclaration : « Dans une affiche que les passants ont pu lire, il est question d'une proposition qui nous a été faite. Nous déclarons n'avoir rien reçu. »

Le 17, c'est une proposition des Jeunesses communistes aux socialistes. Ceux-ci répondent avec le pacte célèbre et leur conseil de s'adresser directement à la direction du parti.

Les réformistes se permettent de finir toutes leurs réunions syndicales et électorales avec un appel à l'unité de la classe ouvrière : « Véritable front unique, pas de manœuvres, Ouvriers communistes, nous vous tendons une main fraternelle. La réaction est là, unissons-nous pour la combattre. »

Le 19 février a lieu dans la grande salle de la Maison des Syndicats, la réunion des Comités d'usine de la A.D.G.B. et



LE FRONT UNIQUE DANS LE CIMETIERE...

du A.F.A. Bund de la région Berlin-Brandenburg-la Marche. Elle mérite une mention plus détaillée.

Le secrétaire de la région s'adresse à la salle : « Il nous faut un front unique ; mais ça ne peut pas être un front unique qui commence par des calomnies contre les dirigeants des syndicats. Pas plus que le Front unique qui est annoncé sur les colonnes d'affiches. Le R. G. O. (opposition syndicale révolutionnaire), que le P. C. met au premier plan, n'est pas pour nous un partenaire sérieux. Par surcroît, le mot d'ordre pour une Allemagne soviétique n'est pas à réaliser dans un front unique avec des ouvriers des syndicats libres. Nous rejetons, localement, et dans le district, toutes les négociations pour un pareil front unique. »

Un bref discours du docteur Gusko, qui parla au nom de tous les rapporteurs, finit en ces termes : « Il faut dire du front unique que le P. C. ne prend pas très au sérieux ses paroles. La direction du P. C. sait depuis quinze jours que le président des syndicats libres, Leipart, s'est déclaré prêt à donner suite à tout appel direct de front unique qu'on lui adresserait. Mais l'écho communiste à cette honnête proposition ne s'est pas fait entendre jusqu'à présent. »

La conférence se termine par l'approbation, à l'unanimité, d'une résolution qui dit : « La réaction a trouvé des appuis dans le R. G. O. (opposition syndicale révolutionnaire) et dans l'organisation des cellules d'usines nazies. Les ouvriers et employés doivent avoir conscience que les meilleurs défenseurs de leurs intérêts dans les fabriques sont les conseillers d'usines des syndicats libres... »

Voilà le langage qu'osaient tenir les Leipart et Cie devant les ouvriers, le 19 février !

A quoi bon continuer... Tout ce mois de février, ce furent des heures noires. Les révolutionnaires à la remorque, à la traîne, à l'attente des décisions des chefs réformistes. Les masses décisives sont avec ceux-ci. Et leur mot d'ordre est : Abwarten. « Attendre. » Peu à peu, l'impression que le parti communiste ne peut rien, ne compte pour rien, gagne la rue. On cesse de s'occuper de lui. Cela, on le retrouvera le 5 mars dans le résultat des élections. A ce moment décisif, le parti réformiste, traître, maintient mieux et de beaucoup ses votants que le parti révolutionnaire.

Nous sommes dans une impuissance crue, nue. Extraordinaire résultat d'une politique révolutionnaire « juste ».

Le 10, nous accompagnons trois corps au cimetière de Friedrichfelde où reposent Rosa et Karl.

Trois jeunes communistes : Berner, Kollasch, Schulz.

Coin des rues Fulda et Wesel à Neukölln. Local Reichsbanner. Minuit. Un jeune au téléphone appelle au proche local communiste : « L'air est lourd. » Ils sont assiégés par les nazis. Les communistes accourent. Parmi eux, Erwin Berner. Arrivés au coin menacé, une salve de revolver. Le nazis embusqués, tirent. Berner est tombé là.

La police a défendu les cortèges. A la sortie de la maison, l'officier inspecte les couronnes, en saisit une qui porte une légende par trop explicite, la déchire, puis la piétine.

Les corbillards se mettent en marche, désespérés, seuls. Les prolos suivent, au loin, par petits groupes isolés et aussi par les rues parallèles.

Nous prenons le Métro. A la sortie, attente. Après-midi nuageux, très froid, dans un carrefour livide. Coup de neige : des très petites munitions blanches tombent dru.

Forces de police considérables. Enfin, les voilà. Les trois voitures, à cinquante mètres l'une de l'autre, avancent, se secouant sur les pavés.

Chémins bien connus dans le cimetière. Fleuve des drapeaux. Mais cette fois-ci, à gauche, les poings levés en silence, des ouvriers de la Reichsbanner, saluent le cortège. De jeunes socialistes, de jeunes communistes portent les cercueils des camarades morts.

Le Front unique. Le front unique dans le cimetière...

Dans les quartiers de Berlin, dans tous les coins du Reich, de petits accords locaux ont lieu pour l'action. Pénibles. Etriqués d'en haut. Mais le grand accord au centre, seul qui peut décider, d'où naîtrait la résistance d'ensemble, la réplique de masses que craint la bourgeoisie — il n'y a qu'à lire ses journaux — cela n'a pas lieu.

N'aura pas lieu.

La lutte électorale, « pour les dernières élections » est ouverte par les nazis. Une grande affiche « contre les criminels de novembre (1918), contre le marxisme et l'internationalisme qui ont gouverné et détruit l'Allemagne les quatorze dernières années. Contre le marxisme, votez Hitler ! »

que Goebbels, qui scande son discours mot à mot, avec force, se tenant sobriement à la tribune. Avec des gestes mesurés, appris, longuement essayés.

Il n'a pas non plus l'énergie bestiale de la figure, de la voix et du geste de Goering qui mâche les mots, les retient dans la bouche jusqu'à ce qu'ils lui enflent les joues, lui déforment le visage, et les lâche alors comme des crachats. Parce qu'il est l'homme du mépris.

Hitler, lui, gueule tout simplement.

Nous rentrons. Les colonnes nazis que nous rencontrons vont accompagnées des camions de schupos qui fixent les fenêtres des maisons, la carabine prête.

Elles marchent vers le triomphe du cinq Mars.

Tout près de chez nous, une brasserie, c'est-à-dire un local de vote. De bonne heure, déjà un schupo et un nazi de la police auxiliaire se promènent. Nous nous penchons à la fenêtre. Devant la brasserie les représentants des partis, avec leurs pancartes sont debout. Un homme d'assaut, « Liste 1 ». Un vieux, « Liste 4 » (Parti du Centre). Un Casque d'acier, « Liste 5 ». Les listes « 2 » et « 3 », social-démocrates et communistes, manquent. Ils ont défendu, donc, même cela ?

Nous avons vécu déjà un jour d'élections, le 6 novembre, avec défaite nazi et triomphe communiste. Nous sommes dans la rue de bonne heure, pour voir ce qu'il y a de changé.

Un jour ensoleillé, magnifique. A Wedding, tout le monde est sur les trottoirs. Tout est comme auparavant ? Non. Ces piquets de nazis, dix, quinze hommes armés de revolvers qui passent, ça, par exemple, c'est neuf. De même ces mots avec des hommes d'assaut qui parcourent sans cesse, bruyamment, les rues. Et ces façades sans drapeaux qui sont une nouvelle façon de montrer qu'on reste toujours communiste, socialiste.

Nous marchons. Les pâtés de maisons sont si peuplés que les locaux de vote se succèdent tous les 50 mètres.

Devant une colonne où est affiché le portrait de Van der Lùbbe avec la promesse d'une récompense de 20.000 marks pour celui qui pourra donner des renseignements sur l'incendie du Reichstag, il y a un petit attroupement. On ricane. Un ose dire, haut, en partant : — « Ils affirmaient pourtant qu'ils savaient déjà tout ; qu'ils tenaient les coupables, des communistes. Les voilà maintenant donnant 20.000 marks pour un renseignement. »

Arrivant au coin de la Sparr-platz, devant la brasserie, nous lisons de nouveau : « LISTE 1 », « 4 », « 5 ». Mais il y a encore un jeune ouvrier qui porte un placard. Il cause avec quelqu'un et nous tourne le dos. Tout d'un coup il se retourne. A son cou pend le carton avec l'inscription si connue : « Votez Liste 3, Parti communiste ».

Nous poussons presque un cri. C'était une bien pauvre joie, mais en ce moment-là, ça faisait rudement plaisir de voir un des nôtres ! Notre surprise est si visible que le schupo et les hommes d'assaut nous regardent ironiquement. Nous allons vers le copain et lui sermons la main : — « Bonjour, ça va quand même, ce n'est pas défendu ? » « Non, nous l'avons cru. Mais ici nous sommes sortis tout de même et on nous a laissé tranquille. On en a fait ensuite courir la nouvelle ».

De l'autre côté de la rue Muller, nous commençons à voir plus nombreux le « 2 » et le « 3 ». Même, à la Reinickendorferstrasse on ne trouve que ces deux pancartes. Et à la porte d'un local nous trouvons un copain seul, qui a suspendu d'une ficelle sur sa poitrine une feuille de bloc à lettre avec un « 3 » écrit au crayon. Ensuite cela aussi devient fréquent.

L'entrée de la rue Koesliner — la rue des barricades — est bourrée de monde. Ils regardent une moto nazi qui parcourt la citadelle communiste d'un bout à l'autre. Celle-ci n'a pas plus de cent mètres. L'homme d'assaut assis dans le sidécar porte un énorme drapeau avec la croix gammée, déplié au vent, et le revolver au poing prêt à tirer. Ils vont et reviennent. Les pros, aux fenêtres, sur le trottoir, regardent froidement cette provocation inouïe.

Nous passons l'après-midi à Neukölln. Là, l'initiative des camarades a été organisée. Les pancartes sont dessinées soigneusement. Faites à la main, mais toutes pareilles. Les gens se promènent tranquillement.

Des hommes de la police auxiliaire passent portant un placard. Nous approchons. Il s'agit d'un malade qu'on porte au local de vote. Il y a eu pas mal de ces nouveaux Lazares le cinq Mars qui ont écouté le : « Lève-toi et va voter pour Hitler. »

Dix heures, ce même soir. Nous attendons les résultats des élections dans un petit restaurant du Westen.

Et ce que tout militant ayant vécu ces mois à Berlin aurait

pu prévoir, arrive. La voix de la radio nous répète, nous martèle la terrible défaite. Nous notons un bon moment les chiffres. Ensuite, aucune réaction ne survenant, nous jetons le crayon.

La question du pouvoir est réglée. La révolution est vaincue. Les élections du 5 mars n'ont pas été que des élections, elles étaient une revue des troupes.

Ce que nous avons senti le 30 janvier se confirme et devient visible pour les larges masses. Le combat qui a duré des années finit avec le triomphe d'Hitler. Notre ancien espoir, l'espoir des millions de prolétaires : L'ALLEMAGNE, s'écroule.

Dans la rue, les nazis promènent sauvagement leur victoire.

Le front rouge est en bouillie.

Le S. A. marche, prenez garde !

Livrez la rue !

Alors, le visage de la défaite apparaît dans les rues.

Les rumeurs les plus sauvages ont cours. Les bottes des nazis donnent le rythme de la vie. On se réveille la nuit : Toc, toc, toc... Des nazis passent. On se réveille de nouveau : encore les bottes des hommes d'assaut.

Notre voisin du deuxième commence à jouer au piano le « Horst Wessel lied », l'hymne hitlérien. Son frère, de son côté, le chante. Ils ne sont pas très doués, mais par contre ils sont tenaces. Nous avons du « Horst Wessel » le matin, l'après-midi, le soir.

La plupart des élections des Comités d'usine qu'ont encore lieu se révèlent catastrophiques pour la liste révolutionnaire. Des passages en bloc aux nazis ont lieu. Il y a des cas très, mais très douloureux. La panique se propage. Tout sombre.

Les social-démocrates disent maintenant : Hitler est arrivé au pouvoir légalement. Donc il faut le tolérer.

On assomme les militants chez eux, dans leurs chambres, en présence des femmes et des enfants. Des ouvriers disparaissent. Des jours après on trouve des cadavres dans les bois. La nuit, dans les rues, des cris. Pas une fenêtre ne s'ouvre. Mais, le jour, le soleil brille comme d'habitude. Les choses ont presque leur aspect normal. Il se trouve des gens pour nier la terreur.

Des camions d'hommes d'assaut armés de carabines, les chants sanguinaires et triomphants aux lèvres, déferlent aux coins des rues. Les locaux nazis, brasseries-casernes des S. A. se multiplient. Près de chez nous, il n'y en avait qu'un, maintenant il y en a trois. Chaque rue connue pour son antifascisme, chaque pâté de maisons est fouillé de fond en comble, ensuite noyé.

On appelait « Nouvelle Moscou » une vaste colonie de ces maisonnettes en bois et tôle qu'on voit si nombreuses aux environs des villes allemandes. Celle-ci, à Reinickendorf, n'est habitée que par des communistes.

Un matin arrivent des camions chargés de policiers et d'hommes d'assaut. Ils cernent la colonie. Pendant cinq heures, tout est mis sens dessus dessous. Matelas et coussins déchirés. Les jardins ravagés. Le désarmement est méticuleux. Tout ce qui peut servir pour se défendre est emporté.

Et, avant de partir, ceci : la salle des réunions, qui se trouve au beau milieu de l'endroit, et où depuis l'arrivée d'Hitler est cinquantaine de camarades montent la garde chaque nuit, est livrée après une cérémonie à la « Section d'assaut N° 63 ». Celle-ci s'installera dans cette salle et les communistes de la « Nouvelle Moscou » auront chez eux les ennemis qu'ils ont combattu des années durant, leur disputant l'hégémonie dans le quartier.

* * *

Il n'y aura pas ici, à la fin, des mots de consolation. Les perspectives, elles existent. Pour les révolutionnaires, il n'y a pas de culs-de-sac, il y a des problèmes à résoudre. Mais il faut que la réalité soit pour tous, ce qu'elle a été, ce qu'elle est pour les prolétaires allemands. Il fallait tout dire avec la dure et massive amertume qui hante les usines, les rues de Berlin. Et le laisser comme ça.

Il faut que cette honteuse suite des jours où rien n'est arrivé et tout a été perdu, tombe sur tous comme elle est tombée sur eux ; brisant les optimismes figés, de commande ; la superficialité qui ne veut rien revoir, rien reviser ; l'intérêt de ceux qui veulent empêcher le débat et continuer comme si rien ne s'était passé ; le petit courage de ceux qui ont besoin pour lutter, d'un proche avenir rose. Il faut, enfin, qu'elle tombe de tout son poids sur ceux qui sont capables d'accepter la lourde tâche, d'apprendre, de s'affirmer, de recommencer. Puisqu'il s'agit bien, maintenant, à peu près, d'un recommencement.

JUAN RUSTICO.

VICTOR SERGE EST DÉPORTÉ

Rappelons les faits :

Quand la nouvelle de l'arrestation de Victor Serge nous fut connue « MASSES » se refusant à le croire posa une simple question sur ce sujet (numéro de mai). Nous ne reçûmes pas la réponse promise à nos collaborateurs, mais à la veille de la parution de notre numéro 6, nos deux camarades G. Benichou et Henry-Lecomte demandèrent des éclaircissements à M. Louis Aragon, retour de Moscou qui leur a déclaré que la question Victor Serge ne se pose pas, puisqu'un procès doit avoir lieu régulièrement et que l'on a aucune raison de ne pas faire confiance à la justice des Soviets pour que ce procès soit mené à son dénouement avec toute la clarté et l'intégrité désirables.

Quant aux raisons qui ont motivé l'arrestation de Victor Serge, Aragon a précisé ne pouvoir leur donner d'indication sur ce point, étant parti de Moscou sans en avoir lui-même d'information.

Entre temps : la presse bourgeoise put imprimer sans recevoir de démenti que Victor Serge était déporté, et ne fournit aucune espèce d'information sur les raisons de cette déportation. Cette nouvelle fut d'ailleurs confirmée par des lettres de Victor Serge provenant d'Orebourg, dans lesquelles il déclare être sans nouvelles de sa famille depuis 95 jours et dépourvu de tous moyens d'existence.

Il faut donc admettre que la conscience la moins exigeante ne puisse se déclarer satisfaite.

Victor Serge est un militant connu, lié au mouvement révolutionnaire d'Occident, apprécié pour ses œuvres, qui le placent au premier rang des écrivains révolutionnaires de langue française. L'intérêt que diverses organisations, que des militants, sympathisants actifs de la Révolution d'Octobre ont manifesté pour le sort de Victor Serge n'a servi à rien, n'a pas même mérité un procès ayant un peu de la régularité et de la publicité dont ont bénéficié les ingénieurs anglais.

Nous nous refusons à admettre que sa déportation puisse être justifiée par la position politique et les divergences avec le gouvernement soviétique que Victor Serge exprime dans la lettre ci-dessous envoyée à des amis de France quelques semaines avant son arrestation :

Je me suis retiré par la force, des choses, de toute activité politique directe. Ma position de retraite de non consentant est la suivante. Voici, en d'autres termes, ce que j'affirmerai tranquillement ici et ce que je veux qu'on sache si cela me vaut quelque persécution.

Je ne vois aucune erreur marquante dans les idées que j'ai soutenues en 1923-28 au sein du Parti. Je n'ai rien à rétracter de tout ce que j'ai écrit depuis. Coupé du mouvement ouvrier et communiste d'Occident, n'ayant lu aucun ouvrage ou document politique publié à l'étranger depuis plus de 5 ans (sauf des fragments et bien rarement) je ne puis me solidariser plus étroitement avec aucun groupe. Je sympathise avec tous ceux qui vont contre le courant, cherchent à sauver les idées, les principes, l'esprit de la révolution d'Octobre. Je crois qu'il faut, pour cela tout revoir en commençant par instituer entre camarades des tendances les plus diverses une collaboration réellement fraternelle dans la discussion et l'action.

Sur trois points essentiels, supérieurs à toutes les considérations de tactique, je reste et resterai quoi qu'il puisse m'en coûter, un objecteur, un non consentant avoué, net, et qui ne se taira que contraint.

1. Défense de l'homme. Respect de l'homme. Il faut lui rendre des droits une sécurité, une valeur. Sans cela pas de socialisme. Sans cela, tout est faux, raté, vicieux. L'homme, quel qu'il soit, fut-ce le dernier des hommes. « Ennemi de classe », fils ou petit-fils de grand bourgeois, je m'en moque. Il ne faut jamais oublier qu'un être humain est un être humain. Ça s'oublie tous les jours, sous mes yeux, partout c'est la chose la plus révoltante et la plus antisocialiste qui soit.

Et à ce propos, sans vouloir rayer une ligne de ce que j'ai écrit à diverses reprises sur la nécessité de la terreur pour les révolutions en danger de mort, je dois dire que je tiens pour une abomination inqualifiable, réactionnaire, écoeurante et démoralisante, l'usage continu de la peine de mort par justice administrative et secrète. En temps de paix ! Dans un Etat plus puissant que nul autre !

Mon point de vue est celui de Dzerjinski au début de 1920 quand, la guerre civile paraissant terminée, il proposa aussitôt et obtint sans peine de Lénine, la suppression de la peine de mort politique (elle fut rétablie peu après à la suite de l'agression polonaise). C'est aussi celui des communistes qui proposèrent pendant des années de réduire les fonctions des Commissions Extraordinaires (Tchéka ou Guépéou) à l'enquête. Le prix de la vie humaine est tombé si bas, et c'est si tragique, que toute peine de mort est à condamner dans ce régime.

Abominable également et injustifiable, la répression par l'exil, la déportation, la prison quasi perpétuelle de toute dissidence dans le mouvement ouvrier — c'est-à-dire l'application contre les travailleurs, de mesures exceptionnelles édictées dans le feu de la guerre civile contre les ennemis de la Révolution.

2. Défense de la vérité. L'homme et les masses y ont droit. Je ne consens ni au tripotage de la littérature, ni à la suppression de toute information sérieuse dans la presse (réduite à un rôle d'agitator). Je tiens la vérité pour une condition de santé intellectuelle et morale. Qui parle de vérité parle de sincérité. Droit de l'homme à l'une et à l'autre.

3. Défense de la pensée. Aucune recherche intellectuelle dans aucun domaine n'est permise. Tout se réduit à une casuistique nourrie de citations. Il a fallu, l'an dernier, que Staline s'en mêlât et fit écrire dans la « Pravda » qu'on a tort de vouloir imposer à la gynécologie les formules marxistes ! La peur intéressée de l'hérésie aboutit au dogmatisme bigot le plus paralysant. Je tiens que le socialisme ne peut grandir dans l'ordre intellectuel que par l'émulation, la recherche, la lutte des idées ; qu'il n'y a pas à craindre l'erreur, toujours réparée, avec le temps, par la vie même — mais la stagnation et la réaction : que le respect de l'homme sous-entend pour l'homme le droit de tout connaître et la liberté de penser. Ce n'est pas contre la liberté de penser, contre l'homme que le socialisme peut triompher mais au contraire par la liberté de penser en améliorant la condition de l'homme.

Et je ne fais pas ici une apologie du libéralisme : je rappelle seulement ce qui

est consacré par la constitution soviétique, ce qui a été reconnu et proclamé par tous les socialistes, y compris ceux qui font exactement le contraire de ce qu'ils disent.

Chers amis, je finis. J'espère vous revoir bientôt. Je ne perdrai pas cet espoir. Je continuerai à lutter comme je pourrai. Je tiendrai en tous cas, et si ça tourne mal, j'aurai fait mon possible, tenu de mon mieux jusqu'au bout. Ce n'est certainement pas inutile. A vous de cœur.

Victor SERGE.

Dans ces conditions nous demandons à savoir, comme le fait d'ailleurs Romain Rolland dans la lettre publiée dans le Huron et que nous tenons à publier.

Cher camarade,
L'entretien, publié dans L'Humanité, a été, dans l'ensemble, rapporté avec exactitude et bienveillance. Il n'y a qu'en ce qui concerne Serge que mes propos ont été mal compris ; je l'ai, depuis, écrit à Darnar.

1° J'ai dit que Istrati a été, par sa publication d'il y a quatre ans (Vers l'autre flamme, — Soviets 1929, etc.), le premier responsable des ennuis dont Serge a, par la suite été l'objet. Mais actuellement, le pauvre Istrati, malade gravement, loin de Paris, et dégouté de la politique, n'est pour rien dans « l'affaire Serge ».

2° Il est bien vrai que j'ai regretté que « l'affaire Serge » soit devenue en effet, une machine de guerre contre l'U. R. S. S., car c'est un fait qu'en dehors de ses vrais amis, trop de gens peu qualifiés pour prendre sa défense, et dont le moindre souci est le salut de Serge, se sont emparés de son « affaire » ; et leur façon de l'utiliser à leurs propres fins vient contrecarrer les efforts en sa faveur.

A ces efforts, je m'associe. Car j'ai fait, au sujet de Serge, non pas une fois, mais deux ou trois, des démarches auprès de Gorki ; et celui-ci m'a promis de s'occuper personnellement de cette « affaire », dès qu'il serait de retour à Moscou. (Il vient d'y rentrer). A mes premières démarches, on avait d'ailleurs répondu, de Moscou, qu'il était traité avec égards dans sa prison.

Serge est un grand écrivain révolutionnaire. Mais je ne le connais pas personnellement, et je ne sais pas les raisons de son arrestation, je n'en ai donc pas de juger, ou pour ou contre. Partir en guerre contre l'U.R.S.S. avant de savoir quoi que ce soit, est injuste. On ne juge pas, par acte de foi. Il faut savoir. C'est ce que je demande.

En attendant, j'ai conscience de n'avoir pas manqué à des devoirs de confraternité.

ROMAIN ROLLAND.

Et ce devoir d'exiger de « savoir » quels sont les motifs réels de l'arrestation et de la déportation de Victor Serge devient d'autant plus impérieux que déjà en France on profite de ce silence pour mettre en circulation des rumeurs canailles tendant à discréditer en lui, l'homme et le révolutionnaire.

Nous répétons qu'il n'y a qu'une voie pour faire taire les protestations légitimes qui s'élèvent, la seule voie qui soit propre et honnête : que les sources autorisées fassent connaître au prolétariat d'Occident, les raisons qui ont valu à Victor Serge le châtiment qu'il subit et pourquoi on lui refuse depuis des années le passeport qui lui est nécessaire pour sortir de Russie. Nous nous souvenons que Victor Serge fut libéré en 1927 à la suite des protestations venues d'Occident.

René Lefeuve.

A BAS LE LATIN

JANOTUS ET GALILÉE (Suite)

M. Albert Favre, professeur de physique au lycée de Toulouse, soutenant avec raison que l'enseignement des sciences était un enseignement de culture, écrivait dernièrement :

Il n'y est point permis (dans les problèmes de sciences) de faire illusion ni de se faire illusion longtemps. Un problème mal posé, un raisonnement douteux, conduisent à une erreur certaine qu'ensuite il faut bien s'avouer. Une définition mène à une erreur précise, une petite négligence à une grosse contradiction logique ou à un démenti inexorable de l'expérience. Si l'on ne voit pas là un avantage considérable, une preuve décisive de la nécessité des études scientifiques, que l'on avoue, donc que l'on déteste ces études précisément pour cela, qu'on leur en veut d'être un domaine de la pensée où l'on ne peut errer impunément, ou l'on ne peut pas résoudre les problèmes sans les poser, prendre un jeu de mots pour un argument une métaphore pour une démonstration, ou l'on est condamné, lorsqu'on parle, à savoir, ce que l'on dit. Si telle est la raison de l'hostilité du littéraire pur pour nos disciplines, celles-ci n'ont pas besoin l'autre défense. Cette haine est leur meilleur éloge (1).

Tout cela est fort bien pensé et fort bien dit, mais va beaucoup plus loin que ne le pense M. Favre. Car celui-ci a cru simplement soutenir un paradoxe. Après s'être ainsi avancé, il s'empresse de battre en retraite. « Mais, ajoute-t-il courtoisement, le littéraire réel ne pense point si mal. »

Il est sans doute vrai qu'aucun humaniste n'oserait formuler ainsi de telles pensées, même dans un cercle fermé d'auditeurs complaisants et gagnés à sa cause, même en secret et pour lui seul. Mais M. Favre fait preuve de beaucoup d'optimisme en croyant que toutes ces belles qualités dont il est si fier suffiront à assurer le triomphe des sciences. En réalité, ces qualités mêmes seront pour les sciences une cause de faiblesse.

M. Favre en serait sans doute bien surpris si on le lui disait. Mais c'est parce que, délibérément ou par hasard, il a négligé un aspect essentiel de la question, que nous allons maintenant aborder : l'aspect social. En cela, du reste, M. Favre ne fait que se conformer aux usages ordinaires de l'université. Il est entendu que la pédagogie doit être considérée comme une science indépendante, ou du moins relevant uniquement de la psychologie. Il faut soigneusement se garder d'examiner les retentissements sociaux de telle ou telle mesure d'ordre pédagogique : ces sujets-là sont tabou, et les aborder serait violer la « neutralité », qui doit être notre première règle. Mais, puisque nous avons pris notre parti une fois pour toutes, dans cette étude, de nous moquer des tabous et des préjugés, nous n'imiterons pas M. Favre, et nous poserons les questions défendues, en le remerciant de nous avoir fourni l'occasion de les poser.

Vous nous dites, en somme, cher monsieur : « La méthode scientifique, c'est la méthode par excellence pour trouver la vérité. Quel plus bel éloge peut-on en faire ? Si elle est cela, et elle l'est, n'est-elle pas la meilleure méthode qui se puisse rêver pour former la jeunesse ? »

Ayant dit cela, vous croyez avoir tout dit. Vous croyez avoir démontré votre théorème. Mais vous oubliez, ou plutôt vous ne voyez pas que vous avez inclus dans vos prémisses une proposition qui vous paraît axiomatique, mais qui ne l'est pas, car elle aurait grand besoin d'être démontrée, à savoir que la société où nous vivons désire former une jeunesse capable d'aimer, de chercher et de trouver la vérité.

Vous semblez admettre, comme une chose toute naturelle, allant de soi, que la vérité est un indiscutable bienfait, et qu'elle est éminemment désirable. Si vous croyez cela, c'est que vous n'avez jamais regardé autour de vous. Où avez-vous vu que notre société eût besoin de la vérité ? La société actuelle n'a aucunement besoin de vérité ; mais au contraire, elle a sans cesse besoin, un besoin vital, de menteurs et de mensonges. Et c'est bien ce qui fait la force des humanités, et

(1) Voir l'Enseignement scientifique, numéros de décembre 1932 et février 1933.

qu'on vous préférera toujours, à vous et à vos pareils, les marchands de latin. Vous vivez encore, comme beaucoup d'autres, sur une illusion qui était déjà moribonde en 1914, à savoir que le progrès scientifique se confondrait avec le développement de la civilisation. Certes, ils ont marché d'un même pas pendant longtemps, et jusqu'à la deuxième moitié du 19^e siècle. Alors, oui, la société avait besoin de chercheurs et d'inventeurs capables de pénétrer les secrets de la nature pour favoriser l'expansion des occidentaux sur un monde encore en friche. Mais il n'est plus question de cela, et la science est devenue inutile en attendant de devenir à bref délai gênante. Que dis-je, elle l'est déjà devenue. N'avez-vous pas entendu l'appel du président Caillaux, faisant écho, à vingt ans d'intervalle, au cri de Maurice Barrès dans la « Colline inspirée » : Arrière, la Science ! Arrière la raison !

Vous croyez prouver votre supériorité pédagogique en disant, en prouvant que vous êtes capable de former les jeunes esprits à la recherche du vrai. Mais que fera-t-on de ces jeunes esprits ? Des inventeurs ? Il n'en faut plus. On a assez d'inventeurs comme cela, on en a trop. On n'a plus besoin que d'un corps de « techniciens » disciplinés, sagement enfermés dans leur spécialité, et faisant convenablement ce qu'on leur dit sans chercher au delà. Pour former de tels esprits, nul besoin de votre méthode ; il suffit d'une routine. Plus de laboratoires ; laissons-les s'émettre en poussière, mais multiplions les « écoles techniques ».

Voilà pour les besoins de l'industrie. Quant aux autres professions, aux professions « libérales »... Ne voyez-vous pas que, sur ce terrain-là, les humanités sont mille fois supérieures à votre méthode scientifique ? Il s'agit de former des avocats, des journalistes, des diplomates, des littérateurs et des administrateurs. Aucun de ces corps de métier n'a besoin de la vérité. Bien mieux, on peut dire que quiconque, parmi eux, s'amuserait à se consacrer à la recherche du vrai, serait sûr de perdre son emploi et de crever de faim. Cela est visible tout de suite pour les diplomates et les administrateurs. De tout temps, on leur a demandé d'être souples, agréables et habiles beaucoup plus que d'être véridiques. Savoir mentir à propos, voilà ce qui s'appelle, dans les emplois de ce genre, avoir du tact et de la psychologie. Mais, de notre temps, n'en est-il pas ainsi pour toutes les autres professions ? L'avocat est payé, non pour dire la vérité, mais pour dire ce qui est avantageux à son client, celui-ci fut-il une simple fripouille. Le journaliste est payé, non pour dire la vérité au public, mais au contraire pour lui cacher tout ce qui serait désagréable ou préjudiciable au patron du journal. L'écrivain est payé non pour représenter la vie telle qu'elle est ou propager des idées, mais pour fabriquer des représentations du monde agréables aux gens susceptibles d'acheter ses livres, de lui faire avoir des prix et des pensions, la Légion d'honneur et l'Académie.

Ainsi, ce dont les « travailleurs intellectuels » ont besoin, ce n'est pas d'une méthode pour trouver la vérité, mais plutôt d'une méthode pour ne pas la trouver. Ils n'ont pas besoin de savoir enchaîner des raisonnements, mais de savoir orner des sophismes. Ils n'ont pas besoin d'une vraie méthode scientifique, mais seulement d'une apparence de logique.

Les humanités sont admirablement adaptées à ces besoins. Les arguments de Cicéron, les flatteries alambiquées des poètes de cour, tout cet art de mentir élégamment, de parler de fleurs le vide, et de sculpter, comme disait Rousseau, « de beaux vases pleins de rien », tout cela sera beaucoup plus profitable aux avocats, aux romanciers et aux journalistes qu'une méthode exigeante et austère qui leur donnerait des habitudes d'esprit funestes. Funestes, car voyez-vous qu'un avocat, entraîné par sa formation d'esprit scientifique, se mette, en guise de plaidoirie, à démontrer par A plus B que son client, le grand financier, a bien commis toutes les escroqueries qu'on lui reproche ? Que le journaliste chargé d'une enquête sur les événements de Chine se mette à dresser un réquisitoire contre le Japon, alors que le propriétaire du journal est copieusement arrosé par l'ambassade japonaise ? Imaginez un peu un rédacteur du « Temps » qui se mettrait à faire campagne contre

le Comité des Forges (4) ! Et que M. Marcel Prévost, se rappelant soudain des premières amours et qu'il passa par Polytechnique, se mette à démontrer aux bourgeois qui achètent ses livres que la société bourgeoise repose sur des contradictions et qu'elle est condamnée ?

Il nous faut le redire, car trop de professeurs ne le voient pas ou ne veulent pas le voir : le problème pédagogique ne peut être compris que si on le ramène à un problème social, ce dernier se ramenant à son tour à un problème économique. L'éducation, dans la société telle qu'elle est, est faite pour préparer l'enfant à gagner sa vie ; et, s'il n'est pas un simple manœuvre, il ne pourra la gagner qu'en se faisant le fournisseur de ceux qui peuvent le payer, de ceux qui détiennent l'argent, et par là même sont ses maîtres, les maîtres. Or, nos maîtres n'ont que faire de la vérité, et si parfois ils l'achètent, ce n'est que pour la cacher (1).

(A suivre.)

REGIS MESSAC.

(1) Mais les colonnes du « Temps » lui seront ouvertes aussi largement et aussi souvent qu'il s'agit de défendre les « humanités ».

(2) M. Albert Favre, il faut lui rendre cette justice, a bien vu, ou entrevu, l'aspect social de la question, mais sans remonter jusqu'aux causes économiques. « Il est infiniment plus grave, écrit-il, que le littéraire pur entre dans les équipes des fabricants de « l'opinion publique », car il peut être pris pour un penseur par des esprits aussi faux, mais moins brillants que lui. Je suis convaincu que la plus grande part des malheurs de l'humanité vient du nombre énorme des esprits faux dans l'« élite » comme dans la « foule ». — Oui, mais ces esprits faux ne sont que des instruments, utiles à cause de leur fausseté même. Pour les éliminer, il faudrait les rendre inutiles, c'est-à-dire changer la société.

Adieu à un suicidé

par Willi Schlamm

Ce document caractéristique de la mentalité d'un petit fonctionnaire S. D. est extrait de la revue « Die Neue Weltbühne », paraissant à Prague, Vienne, Zurich.

Le social-démocrate viennois Ferdinand Meier s'est fait sauter la cervelle à Donau-Auen, le 24 mai. Il était le secrétaire de la Ligue de Libres-Penseurs. Moi, je l'ai connu : c'était un gris, tranquille fonctionnaire, en aucune façon un meneur ou un profiteur ; confit, appliqué, avec un léger penchant pour le bureaucratisme et sans le moindre goût pour la pose au martyre. Il aurait été poussé à la mort, dit-il dans une lettre d'adieu, par un injuste ordre d'arrêt.

Quantités d'hommes meurent, languissent, s'effondrent, aujourd'hui, dans les prisons et dans l'émigration ; mais aucune tragédie privée ne me semble aussi touchante que celle-ci. Il est impossible que l'ancien et éprouvé fonctionnaire du Parti ait été effrayé à ce point par les quatorze jours d'arrêt. Les raisons doivent être beaucoup plus profondes : l'effondrement de son parti l'a tué comme d'un coup de feu.

Un homme vieilli, inséparablement lié à une génération vieillie qui s'est trompée de la façon la plus terrible, se trouve dans les brassailles, sans aucun chemin pour en sortir ; les chasseurs d'hommes autrichiens ne sont pas encore tout à fait à portée, mais lui, sent déjà le froid du canon du revolver sur sa nuque, et il va, actif, au devant d'un passif destin, qui approche avec une stupide fatalité.

Car, toute une vie durant, on a recruté, classé et enregistré ; on a muri avec le mouvement, on s'est fait une vue d'ensemble de la marche de la chose : à la fin de l'année, trois mille nouveaux conquies, homme à homme, attirés par le seul pouvoir des paroles de justice... C'est comme cela qu'on était déjà hier des invincibles et demain des vainqueurs. Et encore, dans les revers, on avait toujours une perspective dégagee sur les proches hauteurs. Et voilà qu'un brusque tournant arrive, et d'un coup tout devient faux, faux et vide de sens. N'ava-t-on pas aidé à cimenter dans un pays de six millions d'habitants un parti de sept cent mille membres, le plus orgueilleux parti du monde ?... S'il n'avait eu que vingt membres, serait-il plus impuissant ! Il avait des armes : on les lui prit. Il avait créé des lois : on les brisa. Il avait bâti des maisons, on les lui volera. Et si grand est l'amour pour le parti, le respect devant lui, qu'on ne peut pas croire à son impuissance. Il n'a pas commis de faute. Et dans son monde tranquille, raisonnable, force la brute féroce. On ne peut pas se défendre. On doit mourir. Il ne reste que mourir.

Libres critiques

Quartiers sans soleil (1)

Le Japon !

Qu'est-ce que le grand public occidental en connaît ? Rien d'autre que ces aspects stéréotypés, bariolés, exotiques à souhait et faux, dont la série fut lancée au début du siècle par tous les Chrysanthème, Butterfly, Bataille, Geisha, Cerisiers en fleurs, Hara Kiri et autres cartonnières plus ou moins laquées sur paravents.

Et qu'est-ce que les peuples Européens en connaissent encore ? Ces faits, oppressants, tout noirs de massacres et de barbarie impérialistes. Konzerns géants de l'industrie, plan Tanaka et sa poussée vers l'ouest, déjà amorcée en Mandchourie, à Schanghai-Chapéi, au Jehol et à la frontière de l'U.R.S.S.

Japon d'opéra-comique !

Japon de tragédie sanglante !

Japon de sac et de corde !

Celui du Mikado, des soubards, des bourgeois et de la S.D.N. Et c'est ce Japon-là, le seul connu, le seul répandu à profusion en articles et photos dans toutes les presses bourgeoises du monde.

Mais l'autre ? celui de l'écrasante majorité, celui du peuple prolétarien et paysan, celui dont on ne parle jamais dans les éditions des grands quotidiens du soir.

Celui-là, engendré, modelé, brassé et multiplié en multitude montante, par une saturation capitaliste telle que l'on peut dire que les quatre ou cinq partis bourgeois de là-bas se confondent totalement avec les quatre ou cinq trusts qui se partagent toute l'activité économique de l'Archipel nippon. Celui-là, qui vit, peine et lutte avec une conscience de classe rare et un héroïsme surhumain sous le poids d'un régime qui dispose d'un appareil policier tellement cohérent et implacable, qu'il ne souffrirait d'être comparé qu'à celui de Hitler ! Celui-là méritait d'être connu de nous autrement que par les communiqués d'information de la presse. Eh bien, c'est chose faite maintenant. Tokounaga a décrit dans un livre qui vient d'être traduit, un épisode de la lutte gigantesque que mène depuis des années le prolétariat japonais, pour sa vie et pour sa libération.

Tokounaga, ouvrier, a participé à la grève qu'il raconte.

A l'imprimerie Kiodo, 38 linotypistes ont été licenciés dans des conditions scandaleuses, afin d'anéantir l'organisation syndicale du livre-papier à laquelle ils appartiennent.

La grève est déclenchée et entraîne bientôt en un magnifique mouvement de solidarité tous les ouvriers imprimeurs de Tokio et tous les petits commerçants pauvres du quartier sans soleil, le Charonne de Tokio.

Le livre de Tokounaga est le récit émouvant de ce magnifique mouvement qui durera plus de trois mois malgré la faim, le froid, les tortures et les mouchardages policiers, les crimes des volontaires fascistes du quartier, l'action des jaunes et la trahison des conseillers municipaux arbitres de la grève, et des chefs réformistes.

Et s'il est vrai qu'en raison de tous ces insurmontables obstacles la grève se termine par une défaite, il est vrai aussi que rien n'a abattu la combativité et la foi des grévistes, surtout les jeunes et les femmes, qui ne reprendront le travail que pour reconstruire leurs forces, en vue de nouvelles luttes...

Mais un résumé ne peut rien rendre... Il faut lire ce livre. Parce qu'il relate un épisode frappant des luttes ouvrières du Japon, d'autant plus frappant et important que c'est au cours de son déroulement que s'opéra un acte décisif : la scission de l'élément véritablement révolutionnaire du syndicat, d'avec le groupe réformiste prêt à tous les abandons.

Parce qu'il est une œuvre représentative de la littérature prolétarienne mondiale, tant par son style classique, pur, frémissant et gonflé de sève ouvrière, que par son fond.

Il faut le lire aussi parce que tous les personnages et les faits y sont extraordinairement vivants, et pour connaître ces prolétaires qui donnent à la grève tout ce qu'ils ont, même leur vie.

Et aussi pour connaître ces femmes grévistes et savoir la place prépondérante qu'elles ont su prendre dans la lutte de classes, par leur courage intelligent et leur abnégation.

Il faut le lire pour vérifier que du point de vue humain il n'y a que des différences de classes et non des différences de races.

Il faut le lire pour réaliser à quel point ces ouvriers asiati-

(1) Edit. Sociales Internat. Paris 1933.

ques sont semblables à leurs frères d'occident, dans leurs besoins, leurs préoccupations, leurs aspirations, leur sensibilité et leurs réactions.

Il faut enfin le lire pour comprendre que malgré les représailles les plus forcenées, malgré le rejet dans l'illégalité la plus périlleuse, de toute activité révolutionnaire, rien n'empêchera les classes travailleuses du Japon de remporter la victoire finale...

GEORGES BENICHOU.

Le Japon et son empire ⁽¹⁾

L'Empire du Soleil-Levant est parmi les Etats-types de l'impérialisme l'un des plus représentatifs.

Nous l'avons vu se déchaîner sur la Mandchourie, envahir la Chine, chaque jour met en pleine lumière quelque trait de son caractère indomptable. Dans ce pays, où l'on peut présumer l'existence de nombreuses survivances féodales, tout court à le présenter à l'étranger comme un bloc d'un seul tenant, à la conscience claire et à l'esprit net. Le reste de féodalisme lui-même qui, économiquement, ne subsiste plus, s'est transformé en « mobiles impérialistes » : l'orgueil japonais, l'empereur Dieu, le code de l'honneur « le harakiri ».

Le reportage intelligent et sincère d'Andrée Viollis nous place dans le milieu même où les caractéristiques nationales et les lois historiques s'unissent pour former cette tendance unique si décidée et si violente. Cette synthèse, bien qu'en définitive elle soit une union, ne se fait cependant pas sans heurts. Et l'on voit la jeune armée exécuter successivement les membres du Gouvernement, les présidents de trusts, les chefs des partis.

En la jeune armée précisément réside un des éléments les plus intéressants et les plus actifs de l'évolution nipponne. Le mouvement ouvrier ayant été de longtemps terrorisé, la paysannerie, très pauvre, formant la grosse majorité de la nation, l'armée, éduquée très strictement, ayant un sens élevé de ses devoirs, représente en quelque sorte l'élément social du Japon. Inutile de dire que par plus d'un point leur idéologie et leur action se rapprochent de ce que nous connaissons sous le nom de fascisme ou mieux de national-socialisme. Certaines de ces fractions s'intitulent, du reste, ainsi. Ce mouvement ne rencontre à peu près aucune opposition. Le mouvement communiste, pourchassé, est très faible et très divisé ; le mouvement socialiste s'est récemment scindé et tous ses éléments jeunes ont fondé un « parti socialiste-national » ayant une grande confiance en l'armée.

Les conditions inimaginables de vie des classes laborieuses ne suffisent pas à provoquer un mouvement révolutionnaire, d'autant plus que la conquête de la Mandchourie et probablement d'autre chose encore, fournira un soulagement passager. Le résultat sera une croissance du prestige de l'armée, qui a imposé la guerre contre le Gouvernement d'alors et l'a menée à bien. Maintenant, le pouvoir est déjà en ses mains avec le général Araki.

Le rapport de cette armée, des masses qu'elle entraîne avec les oligarchies capitalistes constitue un problème complexe, dont dépend la destinée sociale future du Japon. Il ne peut être résolu d'une façon schématique en disant que l'armée n'est qu'un instrument aux mains de l'impérialisme. Pour l'instant nous ne possédons pas assez de données, même pour en entreprendre une étude sérieuse.

Marc VIVIER.

Ann Wickers ⁽²⁾

L'auteur de « Babbitt » n'est pas de ces écrivains qui, chaque mois, font éclore un nouveau « chef-d'œuvre » et je ne peux que le déplorer car « Ann Wickers » mérite peut-être ce titre sans les guillemets.

« Ann Wickers », c'est la vie d'une puritaine fille d'Amérique qui évolue, découvre avec une indignation candide d'abord sur quelles injustices est fondé l'ordre social de son époque, et que

(1) Par Andrée Viollis (Grasset).

(2) Sinclair Lewis, Stock, éditeur.

sa nature généreuse pousse à agir (vainement le plus souvent) pour y remédier.

Il serait inutile de tenter de résumer moins brièvement un tel ouvrage, si touffus et si riche en aperçus profonds sur les milieux les plus divers : protestants fanatiques, bonnes dames charitables à titre publicitaire, et surtout, femmes emprisonnées.

On n'a sans doute jamais si bien étalé l'horreur des méthodes qu'emploie « la démocratie modèle » pour redresser les malheureuses victimes de la justice bourgeoise.

La seule critique à mon sens, c'est la trop grande abondance des sujets car à la vérité, il y a, non pas un sujet mais dix ébauches de sujets et même davantage, qui ne permettent pas très aisément de suivre le point de vue personnel de l'auteur. Cette difficulté tient aussi au développement simultané, à côté de l'étude sociale, d'une étude de psychologie féminine très remarquable mais débordant je pense le cadre de la Revue.

Pour conclure, j'aurais voulu que l'auteur traduisît avec ses moyens admirables cette révolte qui gronde en nous tous, et que ses descriptions du paradis d'Amérique ne font qu'aviver ; j'aurais aimé qu'il allât franchement jusqu'au bout de sa critique... mais, malgré tout, on peut, tant par certains personnages épisodiques qu'il nous rend volontairement sympathiques, que par les pensées qu'il prête à son héroïne et qu'on devine siennes, ranger Sinclair Lewis parmi les grands écrivains clairvoyants qui ont su choisir.

A. Alekan.

Gueules aplaties ⁽¹⁾

d'Alfred Menguy

Le récit authentique, à peine romancé de l'ascension rapide et... de la déchéance vertigineuse d'un jeune prolétaire, égaré dans la boxe par la publicité mensongère du sport bourgeois.

Le thème, le voici :

On devient un champion, non pas uniquement dans la mesure où l'on a des muscles, du courage, de la science et de la foi, mais si tous ces éléments existent en tant que marchandises négociables et peuvent prendre favorablement leur place pour le plus grand bien du trafic commercial du sport.

Ce trafic, ce sont les promoteurs qui en mènent la danse ; les promoteurs, véritables agioteurs, spéculateurs et carambouilleurs du muscle.

Le sport, pour ces gens-là, qui opèrent à l'abri de la légalité des Fédérations, c'est une question de rendement, d'efficacité et non de perfectionnement humain, et un champion est pressé, par eux, comme un citron, tant qu'il peut rendre et rejeté au rebut des déclassés s'il n'a pas su nager durant son triomphe.

Comme Jack, le héros du livre, magnifique bête de combat, que l'on fait boxer jusqu'à l'épuisement, jusqu'à l'aliénation mentale. Après avoir effleuré sans l'atteindre, la gloire mondiale, rejeté comme un fruit desséché, il dégringolera d'expédients en expédients jusqu'à la mort ; vaincu, éliminé, moins par les poings de ses adversaires que par les sales combines de bluff et de chiqué qui sont monnaie courante dans l'exploitation mercantile du sport.

Alfred Menguy a su, en traitant ce sujet, simplement et véritablement, placer ce cas particulier dans le cadre général de l'envers du décor de tout le sport bourgeois.

Il a même réussi à situer ce sport bourgeois dans toute l'armature sociale. Ainsi, nous comprenons combien il était logique que Jack passe des mains des promoteurs aux griffes des courtiers en fonds de commerce, escrocs légaux qui finiront de le dépouiller (après ses muscles et sa conscience, ses économies).

Ce livre est réellement une réussite, tant par ses qualités de cohésion, de construction et de vie, que par sa salutaire valeur d'enseignement ; et, à ce titre, tous les jeunes prolétaires et spécialement ceux qui s'égarent dans la lecture des quotidiens en papier de couleur, doivent le lire — d'autant plus que le prix en est modique et la lecture plaisante.

Alfred Menguy a de bonnes qualités de romancier, malgré une certaine négligence du style qu'il pourra aisément corriger.

Un livre bon et utile et qui apporte quelque chose.

Georges BENICHOU.

(1) Editions Sport 1933. 1 vol. : 6 francs.



Le Gérant : LEFEUVRE.
Imprimerie Centrale de la Bourse 117 rue Réaumur, Paris